

HERCULE VALJEAN

La marque rouge



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-082

La marque rouge

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 803 : version 1.0

La marque rouge

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

– C’est la compagnie d’assurance qui m’a demandé de communiquer avec toi, dit Belœil. Il semble que tous les investigateurs sont absents, au loin, et qu’ils voudraient ton aide...

Le Domino noir fit une grimace dans le téléphone.

Les dix jours qu’il voulait aller passer à son chalet d’été dans le Nord s’envolaient en fumée.

Le Vengeur du Crime n’irait certainement pas refuser la demande de Belœil. Car même s’il n’acceptait pas, et s’il partait tout de même pour le Nord, la pensée de ce problème policier le hanterait.

Non, il accepterait l’offre...

– Donne-moi quelques détails, dit-il à l’inspecteur Belœil, de l’escouade des homicides, son interlocuteur au téléphone.

– Voici, dit Belœil. C’est un violoniste du nom de Bernard Nolet...

– Je le connais.

– Il a eu un accident.

– Quelle sorte d’accident ?

– Il semble qu’il essayait de déménager son piano, il était seul. En passant dans un hall, en haut, le piano a glissé, a défoncé la garde. Nolet s’est trouvé devant le piano, il a tombé sur le pesant meuble. Il a eu la tête fracassée...

– Le parquet était donc si penché ?

– Nolet restait dans une vieille maison de la rue Sherbrooke. Par goût. Il aimait l’atmosphère. Le parquet de ce hall était en effet très incliné. Il a glissé... Il a pu glissé...

– Et la compagnie d’assurances ?

– Ils n’aiment pas cet « accident ».

– Qu’est-ce qu’ils croient donc ?

– Ils croient que c’est un meurtre.

– Ah ?

– Oui, leur inspecteur a vu le hall en question, et il trouve que le parquet n'est pas assez incliné pour que le piano ait glissé tout seul, sans aide.

– Ils croient qu'il a été poussé ?

– Oui.

– Et qu'est-ce que vous voulez que je fasse là-dedans ?...

– Une investigation. Il s'agit de savoir si l'accident est possible, ou si le meurtre est plus logique.

– Nolet était assuré pour un gros montant ?

– Trente mille dollars dans la Cie Supra-Life, et soixante mille dans la Cie Vercors Mutuelle.

– Whew !... Un beau magot !

– À part ça il avait des petites polices de cinq mille dollars dans six compagnies différentes. Je te téléphone au nom de cette société qui groupe toutes les compagnies d'assurances, dans les cas d'investigation.

– Oui, oui, oui...

– Pour un montant de cent vingt mille dollars,

ça vaut la peine que quelqu'un y voit... qu'on soit bien certain que la réclamation est légitime.

– Nolet est marié ?

– Oui, depuis trois ans.

– Des enfants ?

– Non.

– Vivait-il seul avec sa femme, dans cette grande maison dont tu me parlais ?

– Non. Il y avait aussi son frère, sa sœur, tous deux mariés, et une tante, que tu connais peut-être. Elle a déjà été célèbre comme chanteuse, Alice Bonnier.

– Je me souviens de ce nom, en effet.

– Ils restent tous dans la même maison. Je crois qu'ils constituent une galerie de caractères assez spéciaux.

– Oui ?

– Ce sont des originaux. Ils ont chacun leur phobie, ou leur lubie...

– Bon. Alors je vais m'occuper d'eux. Quelle est leur adresse ?

Belœil la lui donna, et le Domino raccrocha.

Durant l'heure qui suivit, le Domino s'en fut dans sa bibliothèque, où se trouvaient tous les journaux du pays, classifiés, et tenue en ordre grâce aux soins d'une jeune secrétaire qui venait chaque jour mettre de l'ordre dans ceux-ci.

Là, il passa en revue tous les articles qui avaient été publiés au sujet de la mort accidentelle de Bernard Nolet.

Le rapport des enquêtes, le compte-rendu des funérailles.

Nanti de ces renseignements, le Domino attendit le soir, car il vivait de l'ombre, et il avait besoin de l'ombre pour ses entreprises.

Il lui fallait le noir de la nuit et le manteau protecteur du soir tombé.

Il attendit donc patiemment, dans son appartement, que la nuit fut venue.

Puis, quand le soleil fut complètement disparu à l'horizon, et que la nuit fut tombée à son plus noir, il partit.

II

La maison où demeurait la famille de Bernard Nolet était une de ces anciennes constructions en pierre grise, haute de trois étages, grande à l'infini, avec des âtres ici et là, six ou sept en tout, et des cheminées à quatre endroits du toit.

Flanquées de maisons similaires, ce secteur de la rue était encore imposant, malgré la vétusté des bâtisses.

Le soir, sous la lumière des réverbères, cette rangée de bâtisses solides en pierre grise, aux grandes fenêtres françaises, donnait un coup d'œil pittoresque.

En arrivant à cet endroit, le Domino s'arrêta, et se laissa pénétrer par l'atmosphère de ces vieilles maisons.

Dans son esprit, il rejetait en arrière les réverbères électriques, le pavé d'asphalte, tout

enfin qui était d'un autre âge.

Dans son imagination, il voyait les calèches, les victorias luxueuses, les chevaux piaffants, les belles dames en robes de soie moirée, les messieurs en habit et chapeau de forme, les valets empressés, et les réverbères à gaz.

Ces évocations d'un autre siècle l'immobilisèrent là durant de longues minutes.

Il s'était perdu dans ces images d'antan.

Puis, il secoua le rêve et décida de se mettre au travail.

Tout d'abord il examina soigneusement les lieux.

Toute entrée par l'avant était difficile, à moins qu'il ne se serve de la porte cachée dans l'ombre, sous le haut perron de pierre.

Il décida cependant de ne pas entrer là. Il y avait de la lumière dans les hautes fenêtres du salon, et il crut bon ne pas risquer une entrée directement au-dessous.

Il marcha lentement, regarda l'heure à sa montre.

Dix heures.

Il cherchait comment contourner les maisons et se rendre à l'arrière.

Puis il trouva une ruelle à côté du porche d'une maison, La ruelle longeait la maison, puis tournait à angle droit, s'en allant ensuite derrière les maisons.

Il n'y avait aucune lumière dans la ruelle, et tout y était sombre.

Le Domino compta les maisons.

Celle des Nolet était la quatrième du coin de la ruelle. Il la repéra, puis marcha doucement vers la petite cour à l'arrière, entourée d'une haute clôture.

L'arrière de la maison était complètement noir.

Aucune lumière, même filtrée, ce qui prouvait une chose : les occupants de la maison étaient tous à l'avant, et les portes des pièces de l'arrière étaient fermées.

Tant mieux pour le Domino.

Il regarda autour de lui.

La ruelle était déserte.

Le Domino tira de sa poche la houppelande noire qui lui servait de cachette autant que de déguisement.

Le chapeau aux larges bords, le masque, les gants noirs.

Il était chaussé des souliers à semelles de feutre avec lesquels il pouvait se mouvoir sans bruit.

En un tournemain il avait endossé cet uniforme distinctif qui faisait de lui l'homme le plus craint de toute la pègre.

L'homme que tous les criminels craignaient, qui était devenu le symbole de la justice au bras si long qu'elle arrive toujours à rejoindre son homme...

Puis il enjamba la clôture.. Un mouvement noir, et il était disparu...

III

Comment le Domino entra dans cette maison illustre, bien les raisons pour lesquelles le Domino était si respecté par tous ceux qu'il avait aidés, et pourquoi les criminels qui le connaissaient en avaient une terreur abjecte.

D'abord il n'avait été qu'une ombre par-dessus la clôture. Un mouvement flottant, noir, quelque chose qui avait soudain comme noirci la nuit durant une seconde.

Elle n'avait plus été là pour annoncer les mouvements du Domino.

Puis, en suite, l'ombre de nouveau.

Mais pas tellement qu'un passant aurait pu distinguer quoi que ce soit.

Seulement un peu plus de noir qui remue dans le noir.

Puis, plus rien.

Le Domino entrait dans la maison.

Ses doigts experts firent quelques gestes, caressèrent les serrures, des lames d'acier furent introduites là où il fallait, et avec des précautions infinies les portes furent ouvertes.

En cinq minutes il était entré, porte refermée derrière lui, et pas un bruit n'avait été fait, rien n'aurait pu être entendu.

Si les occupants de la maison s'étaient douté que dans la cuisine, à ce moment-là, le Domino noir s'avancait, à pas de loup, se préparant à en savoir plus long sur cette mort étrange du jeune violoniste Bernard Nolet.

Le Domino traversa vivement la cuisine, puis il en ouvrit la porte.

Lorsqu'il était entré, il s'était trouvé dans cette pièce, et maintenant il cherchait un moyen de se rendre vers l'avant de la maison, où il entendait des voix.

Il traversa donc la cuisine, ouvrit la porte, se trouva au pied d'un long corridor menant vers l'avant.

Un escalier longeait le corridor, à l'avant, et un carré de lumière indiquait que la porte à l'avant était bien celle du salon.

Il n'y avait personne dans le corridor.

Des voix parvenaient d'en avant jusqu'au Domino. Plusieurs voix mixtes.

Il étudia la situation.

Le long du corridor, et avant l'escalier, il y avait deux portes. L'une, la première, donnait sur une chambre, par ce que le Domino pouvait en voir.

L'autre, fermée, devait donner sur une de ces immenses salles à manger comme on n'en trouve que dans ces maisons.

Le Domino décida d'entrer là.

Si ses prévisions étaient justes, une immense porte d'arche séparait cette pièce du salon.

On y avait probablement mis un écran, ou des fougères.

Il avança rapidement vers cette porte, et dans la pénombre du corridor, avec la seule lumière

fusant du salon, il était quasi invisible.

Il ouvrit la porte avec tout l'art qu'il possédait, n'en faisant grincer aucun des gonds.

Il l'entrouvrit, plutôt, n'osant l'ouvrir trop grand de peur qu'on ne puisse voir dans le salon.

Puis il se glissa dans la pièce.

Il y avait en effet une porte d'arche, et dans l'arche on avait disposé une longue table, et sur cette table différentes potiches, toutes volumineuses.

Il y avait un bout de mur de chaque côté, et une colonne flanquant chaque membre de l'arche.

Le Domino pouvait tout comprendre.

Il y avait quatre personnes dans le salon. Deux jeunes femmes, une femme plus âgée, aux traits fins, et un jeune homme.

Le Domino avait souvent vu des photos de Bernard Nolet, le violoniste, et ce jeune homme lui ressemblait assez pour indiquer au Domino que c'était là son frère.

L'une des jeunes femmes devait être sa sœur,

car elle ressemblait beaucoup à son frère.

Quant à la deuxième jeune femme, elle était probablement la femme du type présent.

La vieille dame aux traits fins ne pouvait être nulle autre que Alice Bonnier, l'ex-cantatrice.

Ils semblaient avoir une conversation très animée.

– Est-ce que Germaine vous a donné signe de vie, aujourd'hui ? dit Alice Bonnier.

– Non, répondit la sœur du défunt. Je croyais qu'elle viendrait, au moins. Mais elle n'est pas venue.

Marc Nolet, (car ce devait être lui), dit à son tour :

– Depuis qu'elle a touché l'argent des assurances, et qu'elle vit à l'hôtel, elle ne se montre plus...

Et il ajouta, pensif :

– Je me demande... ?

Mais il n'acheva pas sa phrase.

Ils étaient tous installés dans de confortables

fauteuils.

Le salon était meublé de façon plus moderne que ne le voulait le style de la maison.

Après l'a remarque de Marc Nolet, ils restèrent tous silencieux..

La femme de Marc se tortillait dans son fauteuil, semblant la plus mal à l'aise de tous.

Soudain elle se décida à parler.

– Écoutez, dit-elle, puisque nous en sommes tous sur ce sujet, un sujet qui nous préoccupe, dont nous n'osons parler, mais qui nous hante l'esprit, autant en discuter ouvertement.

– Que veux-tu dire ? demanda son mari.

– Simplement ceci. Croyez-vous vraiment tous que Bernard soit mort accidentellement ?

Il se fit un autre silence gêné.

– Moi, je ne le crois pas, dit Alice Bonnier, je ne le crois pas. Il y a quelque chose de louche... et Germaine qui quitte la maison, s'en va vivre à l'hôtel aussitôt après les funérailles...

Elle s'adressa à la ronde.

– Quelqu’un a-t-il revu Germaine depuis son départ ?

La femme de Marc fit signe que oui,

– Tu l’as revue, toi, Cécile ? demanda Alice Bonnier.

– Oui, je l’ai revue.

– Où ?

– Oh, une rencontre fortuite, sur la rue.

– Elle n’a rien dit ?

– Pas grand-chose. Excepté au sujet de la maison ici.

– Oui ? Qu’est-ce qu’elle a dit, à ce sujet ?

– Elle a dit qu’elle ne désirait pas continuer le bail, mais que si vous voulez garder la maison, vous n’avez qu’à payer le loyer...

Marc secoua la tête en signe d’incrédulité.

– Mais... les meubles de Bernard ? Toutes leurs choses ?

– Elle n’en veut pas. Elle ne veut rien qui puisse lui rappeler son ancienne vie.

– Tiens ?...

C'était Alice Bonnier qui venait de lancer l'affirmation...

La sœur de Marc, la jolie Julienne, dont la photo apparaissait souvent dans les journaux, prit soudain la parole.

– Nous n'en sommes pas là. Loyer à payer ou non, ces meubles ne sont pas à nous, et les choses d'ici non plus. Tout est à Bernard et à sa femme.

– Soit, dit Marc, mais si elle ne veut de rien ?

– Tant pis. Moi, je n'en veux pas. Nous garderons le logis, mais nous détruirons ou nous vendrons, le mobilier...

– À ton goût, dit Marc.

– Je suis de l'avis de Julienne, dit Cécile.

Et la tante Bonnier approuva à son tour.

– Maintenant, dit cette dernière, il y a un autre point intéressant à débattre. Cette question d'un accident... Vous ne croyez donc personne en un accident ?

– Moi, je n'y crois pas, dit Marc.

– Moi non plus !

– Alors quoi... un meurtre ?

– Oui, dit Marc. Moi j'en suis à un meurtre. Seulement, je ne sais pas... je ne saurais dire qui est coupable...

La blonde Cécile eut un ricanement...

– C'est pourtant simple, dit-elle. C'est pourtant bien simple à deviner, qui aurait tué Bernard... sa femme, la belle Germaine aux yeux verts...

Marc ricana.

– Pour cent vingt mille dollars d'assurances, ça ne vaut pas la peine, tu crois ?

Alice Bonnier soupira.

– De toutes façons, moi, je sais qu'un crime a été commis, et je sais aussi qui est coupable.

Dix exclamations fusèrent, et la vieille dame secoua la tête.

– Non, dit-elle, je n'en dirai pas plus long. Mais le crime est là... Il est là et vous ne sauriez rien y faire... Seulement, moi, je vais y faire

quelque chose, ça, je vous le jure.

Elle se leva, marcha jusqu'à la porte du salon.

– Il est onze heures, dit-elle, et c'est justement le bon temps, le bon temps d'aller voir Germaine, et de lui parler.

Et elle sortit dans le corridor.

Le Domino se colla dans le coin de la pièce.

Il entendit la vieille dame monter l'escalier, il entendit ses pas en haut.

Dans le salon, le silence s'était fait.

Ce fut Marc qui parla le premier.

– Je crois, dit-il, que ma tante Alice en sait plus long que l'on ne croit.

Mais les femmes ne dirent rien.

Quelques minutes plus tard, les pas retentissaient de nouveau dans l'escalier, et la tante Alice redescendait, digne et le port droit.

Elle arrêta dans la porte du salon, enfilant en même temps ses gants.

– Ce que j'ai à dire à Germaine va

probablement la surprendre grandement.

– Faites attention à vous, ma tante, dit Cécile. Si tout est si grave que vous dites, faites attention...

– Je ne cours aucun danger, mes enfants. Personne n’oserait me toucher, je vous l’assure.

Et en regardant cette grande femme solide, musclée, on pouvait comprendre que malgré son âge elle fut parfaitement capable de se défendre.

Elle sortit.

Le Domino se faufila dans le corridor, vers la cuisine, et sortit de la maison par où il était entré, mais à toute vitesse.

Si vite, qu’ayant sauté la clôture, et ensuite dans le tournant vers la rue, il se retrouva au coin justement comme Alice Bonnier hélait un taxi.

Le Domino s’était dévêtu en courant.

Maintenant, sur le trottoir, il était en habit de ville, et il avait l’air bien ordinaire d’un jeune homme chic.

Il héla un taxi à son tour, pendant que celui

contenant Alice Bonnier s'éloignait.

– Suivez le taxi là-bas ! dit-il au chauffeur.

IV

Le taxi contenant Alice Bonnier filait à toute vitesse le long de la rue Sherbrooke.

Quelques rues plus loin, cependant, le taxi du Domino le rejoignit, et la chasse commençait.

Oh, une chasse discrète, dont Alice Bonnier ne se doutait nullement.

Une chasse en douce, à la Domino noir. Quelque chose de discret, justement parce qu'une fois retombé dans le quartier affairé, le taxi de la vieillie dame gardait une petite vitesse.

Elle se dirigea vers la rue Peel, puis vers la rue Windsor, et vers un grand hôtel de cette rue.

Là, le taxi stoppa et elle en descendit.

Le Domino, bien anodin dans ses vêtements sobres, son allure de jeune homme d'affaire, était non loin d'elle lorsqu'elle s'approcha du comptoir de l'hôtel, et demanda le numéro de la

chambre de madame Bernard Nolet.

Si peu loin en fait, qu'il le comprit.

1263.

Douze soixante trois.

La vieille dame monta.

Le Domino noir se creusa la tête, cherchant un plan par lequel il pourrait monter vers le douzième étage et entendre ce qui se disait dans cette chambre.

Mais il connaissait l'hôtel.

Il savait l'épaisseur des murs.

Il savait qu'on n'entendait rien d'une chambre à l'autre.

Il savait que les murs de cet hôtel ne s'escaladaient pas. Même à minuit du soir...

Le Domino avait beau être d'une agilité remarquable, il n'était pas un surhomme.

Il avait ses limites, comme tout autre homme.

Et pourtant, il aurait donné toute une dizaine de sa vie pour entendre ce qui se disait là-haut.

Malheureusement, il n'entendait rien, il était en bas, dans le lobby, et il se mordait les poings.

Une demi-heure environ après que madame Alice Bonnier fut montée vers la chambre 1263, elle en redescendit.

Le Domino était toujours dans le lobby.

Un instant il se demanda s'il ne devrait pas la suivre, mais ensuite il décida de la laisser retourner chez elle, car il était bien certain qu'elle allait là...

Il décida d'aller se coucher.

Il termina tranquillement sa cigarette dans le lobby, puis il sortit de l'hôtel, marcha jusqu'au coin de la rue Sainte-Catherine, et attendit là quelques instants la venue d'un taxi...

Mais comme il allait faire signe à un d'arrêter, une bribe de conversation entre deux hommes arrêtés au coin, comme lui, lui firent dresser l'oreille.

– Je te dis... disait l'un, que ce n'est pas un accident, le type a fait un détour exprès pour la frapper...

– Tu as des lubies... Dommage tout de même. Elle semblait si sûre d'elle-même... Pauvre vieille... Elle est tombée comme une masse... Je me demande si elle est morte... Par chance que la radio-patrouille était là, ils l'ont tout de suite conduite à l'hôpital...

Le Domino s'approcha des deux hommes.

– Excusez-moi, dit-il, j'entendais ce que vous disiez. Une vieille dame s'est fait frapper ?

– Oui.

– Ici, sur le coin ?

– Oui.

– Il y a longtemps ?

– Une dizaine de minutes...

– Est-ce qu'elle avait un chapeau avec des fleurs blanches, grandes comme ça, après.

– Oui.

– Et vous dites que celui qui l'a frappée a fait une courbe exprès pour l'attraper ?

– Oh, c'est des lubies de mon ami. Je n'ai pas dit ça, moi. Je crois que c'était un accident bien

légitime.

– Merci beaucoup, monsieur, merci beaucoup !

Le Domino héla un autre taxi qui passait justement, puis il se fit conduire à l'hôpital le plus proche, le Royal Victoria, certain qu'il était que la police avait conduit la blessée là.

Il était certain que celle-ci n'était nulle autre qu'Alice Bonnier.

Cette histoire de courbe accomplie par le chauffeur pour mieux frapper sa victime intriguait le Domino.

Cela mettait justement le brin de mystère autour de l'accident nécessaire pour qu'il s'en occupe.

Il avait hâte d'être rendu là, à l'hôpital...

Il arriva au moment où les policiers étaient encore là, rédigeant leur rapport de l'affaire.

– Au sujet de cette femme que vous venez d'amener ici, demanda le Domino, en savez-vous plus long sur elle ?

– Comme quoi, par exemple ? demanda l’un des policiers.

– Comme son nom, par exemple.

– Alice Bonnier. Elle reste sur la rue Sherbrooke...

– Ah ? C’est celle que je cherche. Elle est gravement blessée ?

– Pas énormément. Aux jambes, aux bras. Une contusion à la tête. Ce n’est rien de grave...

– Elle est consciente ?

– Je ne sais pas maintenant. Elle ne l’était pas quand nous l’avons entrée ici.

Ils étaient tous dans la salle de réception des cas d’urgence, au sous-sol de l’hôpital.

Le Domino demanda à la garde-malade en service :

– Est-ce que je puis la voir ?

– Êtes-vous un parent ?

– Certainement, je suis son neveu.

– Vous pouvez la voir. Montez au troisième.

Je vais vous donner une note pour la garde de service...

– Merci.

Nanti de sa note, le Domino monta au troisième étage.

Là, une nurse accorte le reçut, lut la note et lui montra un siège.

– Asseyez-vous ici, dit-elle, cette dame est sous traitement dans le moment, et elle est encore inconsciente. Je viendrai vous chercher dès que vous pourrez la voir.

Le Domino s’installa dans le petit fauteuil de cuir indiqué, puis il attendit patiemment.

Au bout d’une quinzaine de minutes, la garde vint le chercher.

– Votre tante peut vous recevoir maintenant...

Elle montra le long du corridor silencieux.

– C’est la chambre 180.

– Merci.

Le Domino se dirigea rapidement vers le numéro indiqué, ouvrit la porte.

Alice Bonnier était couchée dans le grand lit blanc.

Des bandages couvraient ses mains.

Elle semblait inconsciente, la bouche ouverte, les yeux fermés.

Le tremblement qui l'agitait de temps à autres démontrait le choc nerveux qu'elle avait subi, et dont elle était la victime.

Le Domino referma la porte sur lui, et s'approcha du lit.

Alice Bonnier ouvrit les yeux.

En voyant le Domino, elle eut une exclamation d'effroi.

– Qui êtes-vous, dit-elle, qui êtes-vous ? La garde m'avait dit que mon neveu voulait me voir... Vous n'êtes pas mon neveu !

Le Domino se pencha vers elle.

– Non, je ne suis pas votre neveu, mais je ne suis pas un ennemi... Écoutez, je suis le Domino noir...

La femme eut un soubresaut...

– Le Domino noir ? Vous ?

Mais le regard du Domino avait tellement de franchise ouverte qu'elle dut admettre que c'était bien lui.

– Oui, je vous crois, dit-elle... Mais....

Le Domino remarqua qu'elle parlait avec difficulté.

Et que ce défaut semblait augmenter de seconde en seconde...

Le choc nerveux prenait effet et se traduisait par la perte graduelle de la parole.

– Écoutez, dit-il une seconde fois, nous n'avons pas un instant à perdre. Vous savez, et je sais maintenant, que Bernard Nolet ne s'est pas tué accidentellement. Il a été tué...

– Oui..oui... c'est... vrai.

La paralysie augmentait.

– Vous avez dit que vous saviez qui l'avait tué ?

– Oui... Comment savez-vous... où étiez-vous ?

– Dans votre maison, caché. J’ai tout entendu... Ce soir, vous êtes allée voir la femme de Bernard, et ensuite vous avez eu votre accident.

– Pas un accident...

– Pardon ?

– Pas un accident... on a tenté de me tuer...

Elle parlait avec tellement de difficulté maintenant que le Domino avait peine à saisir ce qu’elle disait.

– On a tenté de vous tuer ?

– Oui.

– Parce que vous en savez trop long ?

– Oui.

– Vous avez dit ce que vous saviez à madame Nolet ce soir ?

– Oui.

– Est-ce elle la coupable ?

– ... Non...

Les mots n’étaient plus que des gâchis

inintelligibles...

– Et après on a tenté de vous tuer. Qui a tenté ?

La femme ne pouvait plus parler, maintenant. Elle ouvrait la bouche, essayait de faire des sons, mais c'était en vain.

Un tremblement la secouait maintenant de haut en bas.

– Qui a tenté de vous tuer, madame Bonnier ? Est-ce le meurtrier de Bernard ?

Elle fit signe que oui, de la tête...

– Son nom... Son nom ? Qui est-il ?

Elle essaya, péniblement, réussit à former un son, un mot, le nom...

– Marc... Marc... Cou...

– Marc ? Votre neveu Marc ?

Mais il parlait dans le vide.

Elle s'était laissée retomber sur l'oreiller, épuisée, et elle avait perdu conscience.

Le Domino entendit la voix sèche de la garde-

malade qui disait, derrière lui :

– Vous avez abusé des forces de madame Bonnier. Veuillez vous retirer s’il vous plaît. Je dois lui donner une piqûre..

Le Domino sortit.

Il était content de sa soirée et en même temps il n’en était pas pleinement satisfait.

Il manquait quelque chose...

Il y avait des vides, des inconnues dans l’équation.

Le Domino sortit.

Le premier acte venait de se jouer.

Maintenant, il s’agissait de baisser le rideau, et de préparer la mise en scène pour le deuxième acte.

V

Il était inutile d'aller plus loin ce soir-là.

Pour le Domino, c'était presque un dilemme.

Le témoignage de la victime pointait vers Marc, le frère de Bernard, mais qu'en penser ?
Qu'y faire ?

Aller vers le jeune homme, le questionner ?

Cela ne pouvait sûrement pas se faire ce soir.

De toutes façons, il valait mieux attendre au
lendemain matin.

Le Domino alla donc se coucher.

Mais tôt le lendemain, il était rendu aux
quartiers généraux de la police, dans le bureau de
l'inspecteur Théo Belœil, pour lui raconter ce qui
était arrivé la veille.

Lorsque le Domino eut fini de lui raconter ce
qui était arrivé, ce qui avait été dit, Belœil se

leva.

– Je vais aller chercher le dossier, dit-il.

Il sortit, revint dans la minute, portant une chemise remplie de rapports.

– Les rapports divers, dit-il. Les policiers qui firent les premières constatations, les rapports d'autopsie, les rapports de l'enquête du coroner.

Il les étala devant le Domino.

– Le rapport d'autopsie, dit le Domino après avoir consulté les papiers, indique que la mort est accidentelle, et que les blessures à la tête auraient bien pu être causées par la chute du piano sur le crâne de Bernard Nolet...

– Oui, dit Belœil.

– Maintenant, voyons le compte-rendu de l'enquête du coroner...

Il lut attentivement les six feuilles de papier contenant les interrogatoires divers.

– Diable, ça se complique, dit-il.

– Quoi ? demanda Belœil.

– Voici l'interrogatoire de Marc Nolet... Il a

un alibi bien confirmé, et par des gens hors de tout soupçon...

– Il n’était pas dans la maison au moment de l’accident ?

– Il n’était pas là, en effet...

– Qui était dans la maison ? demanda Belœil.

– Il n’y avait que la tante Alice, et elle était couchée, à sa chambre. C’est le bruit de la chute du piano qui l’a éveillée. Elle est vitement descendue en voyant le corps inanimé qui gisait sous le meuble, au bas de l’escalier.

– Et ensuite ?

– Ensuite, c’est tout. Elle a téléphoné aux pompiers.

– Aux pompiers ?

– Oui. C’était la première idée qui lui était venue en tête.

– Une espèce de réaction nerveuse...

– Justement.

Le Domino rejeta le rapport sur le pupitre de Belœil.

– Pas plus avancé, dit-il... Ils ont tous de très excellents alibis, excepté la tante Alice...

– Et c'est elle qui semble croire au meurtre...

Ils restèrent ainsi, songeurs, réfléchissant à l'affaire...

– Mon avis, dit Belœil, la tante a des illusions, elle divague...

– Je ne crois pas, dit le Domino... Elle est parfaitement lucide... Non il y a quelque chose qui cloche, et je crois que nous n'arrivons à aucune solution surtout parce que nous ne comprenons pas ce qui s'est passé, et surtout parce que nous ne comprenons pas ce que veut dire Alice Bonnier...

Il se leva.

– Marc... dit-il songeusement. Marc qui ? Et pourquoi ce mot qui m'a semblé être cou, tout de suite après ?

Il se promenait en rond dans le bureau.

– Belœil, est-ce que je puis me servir de ton téléphone ? Il faut que j'en sache plus long. Il faut que je sache si Alice Bonnier est revenue à la

normale...

Il signala le numéro de l'hôpital.

On lui donna la communication où il voulait...

Une jeune garde-malade répondit, et le Domino, lui demanda des nouvelles d'Alice Bonnier, comment elle était, si elle pouvait parler ce matin.

– Un instant, monsieur, je vais aller la voir. Je ne suis pas encore entrée dans sa chambre, ce matin.

Elle partit, et le Domino attendit quelques minutes...

Quand elle revint, il y avait tout un drame dans sa voix...

– Écoutez, monsieur, je... voudriez-vous rappeler dans une heure... Dans une heure, je vous prie...

Elle referma l'appareil.

Le Domino regarda curieusement Belœil.

Il se passe quelque chose, dit-il, je ne sais ce que c'est, mais il se passe sûrement quelque

chose.

Belœil allait parler quand l'appareil de téléphone sonna.

Il répondit quelques paroles brèves.

– Oui... oui... Nous y allons.

Il referma le téléphone et regarda gravement le Domino.

– Il se passe quelque chose en effet. Madame Alice Bonnier a été assassinée dans sa chambre. Étranglée. L'hôpital vient de nous téléphoner. Il faut y aller.

Les quelques instants qui suivirent furent le cauchemar habituel du départ de l'escouade des homicides.

En quelques secondes les hommes étaient assemblés, les appareils de photographie, de mesurage et de relevés d'empreintes parés.

– Allons-y, dit Belœil.

Il fit signe au Domino de les suivre.

– Viens avec nous...

– Non, dit-il, j'ai quelque chose que je crois

plus important encore à faire.

– Pas important, ce meurtre ?

– Il a été commis, voilà tout. Rien que je puis y faire. J’ai un autre endroit à aller, et je crois que ça sera plus payant pour moi d’aller là tout de suite.

Et il ajouta :

– Payant au point de vue du résultat de l’enquête, entendons-nous.

– Qui vas-tu voir ?

– Qui penses-tu ? Marc Nolet, naturellement.

Puis il sortit en même temps que l’escouade, et héla un taxi pour se faire conduire rue Sherbrooke, où il était certain d’apprendre du nouveau.

Avant de quitter Belœil, il lui dit cependant :

– Si l’hôpital n’a pas averti la famille, ne le fais pas. Je veux mes coudées franches pendant une heure encore.

Puis il monta dans son taxi et donna l’adresse des Nolet.

La maison, vue de jour, semblait moins noble, et plus vieille que vue de soir.

La sonnerie retentit longuement avant d'attirer l'attention des occupants.

Finalement, une jeune femme en robe de chambre, que le Domino put reconnaître comme étant la femme de Marc, vint ouvrir, les yeux bouffis de sommeil.

Il était pourtant dix heures du matin.

– Est-ce que Marc Nolet est ici ? demanda le Domino.

– Il est... couché...

– Je voudrais le voir.

– Est-ce important ?

– C'est très important, oui.

– Pourriez-vous me dire de quoi il s'agit ?

– Je regrette, c'est confidentiel.

– Parce que si vous me le disiez, je saurais si...

Elle hésita sur son dernier mot, rougit un peu.

Le Domino sourit...

– Vous sauriez si ça vaut la peine de le réveiller ? Ça vaut la peine, je vous l’assure.

Elle eut un haussement d’épaules, et monta l’escalier débouchant devant la porte du hall.

– Un moment, dit-elle, par dessus son épaule, je vais aller le réveiller.

Elle monta lentement, et le Domino entendit qu’elle poussait son mari, lui parlait d’une voix pressante.

Il entendit grommeler Marc Nolet.

Puis, au bout d’un temps de ce manège, le bruit de chaussettes que l’on traîne sur le parquet.

Puis des pas traînants.

Marc Nolet apparut au haut de l’escalier.

Il semblait véritablement noyé dans le sommeil.

Il descendit l’escalier en se frottant les yeux, et en maugréant.

Rendu en bas, il regarda le Domino dans les yeux, secoua la tête.

– Je ne vous connais pas, dit-il d’un ton aigre,

qu'est-ce que vous me voulez donc tant, pour me faire réveiller si tôt le matin ?

Le Domino montra madame Nolet debout en haut de l'escalier.

– Il y a des oreilles indiscrètes, dit-il, je voudrais vous parler privément.

– À quel sujet ?

Le Domino se fâcha.

– Écoutez, dit-il, si vous me faites plus de difficultés, je vais vous fichier là, et vous en subirez les conséquences. Je n'ai pas l'habitude de déranger les gens pour des niaiseries...

Marc Nolet maugréa encore un peu, mais il conduisit le Domino dans une petite pièce ouvrant sur le salon.

C'était un boudoir, une manière de petit vivoir exigü, rempli de livres, de revues, et comptant trois excellents fauteuils.

– Allez, parlez, dit le jeune homme une fois la porte refermée.

– Vous êtes Marc Nolet ? lui demanda le

Domino.

– Oui.

– Je suis de la police.

Il montra l’insigne spécial qu’il portait toujours sur lui, et qui était autorisé par la police.

Cela lui était utile dans les cas comme celui-ci.

Nolet remarqua le numéro de l’insigne, le numéro 4.

Cela indiquait assez la hiérarchie du Domino pour impressionné Nolet.

– De la police ? Qu’est-ce qui est arrivé, encore ?

Le Domino vit que personne de la famille n’avait encore été averti de la mort d’Alice Bonnier.

– Commençons par le commencement. Êtes-vous sorti hier soir ?

– Moi ? Non.

– À quelle heure vous êtes-vous couché ?

– À minuit.

- Et vous avez dormi depuis ce temps ?
- Mais oui.
- Vous n’êtes pas sorti après minuit, ni tôt ce matin ?
- Naturellement non. Je dors depuis minuit.
- Vous avez l’air fatigué pour un homme qui a dormi dix heures.
- Nous venons de passer une dure secousse.
- Oui, c’est vrai...
- Alors je récupère autant que je le puis...
- Naturellement. Et vous n’êtes aucunement sorti ?
- Aucunement.

Le Domino regardait Marc Nolet.

Le jeune homme avait l’air franc, ouvert. Il ne semblait pas du tout possible qu’il fut coupable de...

Mais d’autre part, peut-on se fier aussi directement à la seule attitude d’un homme ?

Nolet était nerveux.

– Écoutez, vous êtes ici pour une raison bien spéciale... qu'est-ce qu'il y a ?

Le Domino prit une décision soudaine.

– Je viens au sujet de votre tante.

– Ah, oui ?

– Elle est sortie hier soir, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Savez-vous à quelle heure elle est entrée ?

– Euh... non... non.

Il fit un pas vers la porte.

– Je vais aller m'informer...

– Inutile, interrompit le Domino. Elle n'est pas entrée...

Marc Nolet prit le bras du Domino.

– Il lui est arrivé quelque chose ?

– Oui.

– Quoi au juste ?

– Deux choses. D'abord un accident... un accident assez bénin. Elle a été frappée par une auto.

– Non ?

– Oui. On l’a menée à l’hôpital. Ce matin, elle a été étranglée dans sa chambre...

Marc Nolet s’était mis à marcher de long en large de l’appartement, en serrant les poings convulsivement.

– Je le savais, dit-il, je savais que quelque chose lui arriverait... C’est cette infâme Germaine. C’est elle... Je savais que toute l’affaire avait de drôles d’odeurs !

– Qu’est-ce que vous voulez dire, expliquez-vous ?

– Je veux dire ceci : Mon frère Bernard a été tué dans un accident, selon l’enquête et toutes les constatations, mais nous, de la famille commençons à être de plus en plus certains que ce n’était pas un accident, mais un meurtre...

– Et sur quoi vous basez-vous ?

– Sur rien de tangible, voilà le drame... Mais ma tante prétendait avoir des preuves, et hier soir elle est allée voir Germaine pour lui mettre ses preuves sous le nez... Aujourd’hui elle est morte.

Retracez le crime, et vous verrez que c'est Germaine qui l'a commis... Et si vous ne pouvez rien prouver du premier crime, le deuxième apportera peut-être la solution, hein ?

Mais le Domino secoua la tête.

– Pas si vite... Ce n'est pas tout à fait aussi simple que ça. Il reste bien des points obscurs... bien des points...

À ce moment, Marc se laissa tomber sur une chaise, et sa robe de chambre ouvrit à la gorge.

Le Domino vit une marque rouge à gauche du cou, sous le menton, une marque en long...

Et tout à coup il crut entendre la voix d'Alice Bonnier qui disait :

– Marc... cou...

Mais cette fois il l'épelait correctement dans son esprit :

– Marque... sur le cou... La marque sur le cou.

– Dites-moi, dit le Domino, dites-moi, est-ce que vous jouez le violon ?

– Oui... oui... pourquoi me demandez-vous

ça ?

– Est-ce que vous jouez le violon, un point c'est tout... Tout est là, tout est dans ces six mots...

– Oui, mais oui.

– Merci beaucoup... Je crois que je tiens la clé de tout le mystère... Marc Nolet, soyez bien assurés, vous aurez sous peu des nouvelles de moi, et je crois qu'elles seront bonnes.

Il sortit en hâte et prit un taxi pour se faire conduire à l'hôpital.

Comme il l'avait pensé, Belœil était encore là, à diriger ses hommes faisant les constatations d'usage.

– Belœil, dit le Domino, je crois que j'ai résolu le mystère.

– Hein ?

– Oui. Oh, je puis me tromper, mais je crois comprendre ce que madame Bonnier essayait de me dire... Ce qu'elle a probablement dit à Germaine Nolet hier soir...

- Et qu'est-ce que c'était ?
- Tu verras. En attendant, il me faut ton aide.
- Pourquoi ?
- Il faudrait faire exhumer le corps de Bernard Nolet.
- Es-tu sérieux ?
- Certainement.
- Il faudra l'autorisation d'un juge.
- Peux-tu t'en occuper ?
- Oui.
- Alors fais ça, et pendant ce temps je vais aller rendre visite à madame Germaine Nolet, à son hôtel. Ça pourrait être révélateur, cette petite visite.
- Très bien. Tu me téléphoneras ?
- Oui. Il est dix heures et demie, je te téléphonerai à une heure cet après-midi.
- Ça marche.

Ils se quittèrent et le Domino s'en alla au grand hôtel on logeait Germaine Nolet, dans la

chambre 1263.

Il monta et frappa à la porte de la chambre.

Personne ne vint ouvrir.

Il crut entendre des bruits au dedans.

Même des murmures.

Alors il frappa de nouveau.

Cette fois, ces pas traînants se dirigèrent vers la porte.

Et l'huis ouvrit lentement.

Une femme jeune, encore jolie, mais aux yeux durs, se tenait là, en robe de chambre.

Elle se frottait les yeux et baillait.

– Qui êtes-vous, dit-elle, que voulez-vous ?

Le Domino montra son insigne.

– Je suis de la police.

– À quel sujet voulez-vous me voir ?

– Au sujet de votre tante ?

– Ma tante ? Laquelle ?

– Madame Alice Bonnier.

– Qu’est-ce qu’elle a ?

– Il lui est arrivé malheur...

La porte s’ouvrit plus grande, et Germaine Nolet laissa entrer le Domino noir.

– Et alors ? dit-elle d’une voix brève, lorsqu’ils furent rendus au milieu de la chambre.

Le Domino regardait le lit défait, où DEUX oreillers étaient marqués par des concavités.

Le lit sous lequel se voyait une paire de pantoufles d’homme.

Il releva les yeux, vit que la jeune femme avait saisi le regard jeté vers le lit.

Mais elle ne dit rien.

Le Domino déclara :

– Votre tante a eu un accident hier soir en sortant d’ici.

– En sortant d’ici ? Qui vous a dit qu’elle est venue ici ?

– Elle était suivie par la police.

– Pourquoi ?

Le Domino eut un sourire mystérieux.

– Ça, dit-il, c'est le secret des dieux.

– Pourquoi était-elle suivie ?

– Disons parce qu'on la soupçonnait d'être mêlée à la mort de son neveu, votre mari...

– Tiens, tiens...

Germaine ne protesta aucunement de l'innocence de sa tante.

Elle semblait même ressentir un certain plaisir à cette nouvelle.

– Vous la soupçonniez ? continua-t-elle. La mort de mon mari est accidentelle, comment se fait-il que vous puissiez croire que ma tante serait... comme vous dites, mêlée à la chose ?

Le Domino eut un geste indifférent.

– C'est très compliqué, et je suppose que vous serez mise au courant en temps et lieux. Pour l'instant, je viens vous avertir que votre tante a eu un accident.

– Ah ? Quelle sorte ?

– De la rue. Mais il n'était pas grave. Par

ailleurs, ce matin, elle a été étranglée dans sa chambre, à l'hôpital.

Le visage de Germaine Nolet ne broncha pas.

Elle tenait une cigarette entre ses doigts.

Et quand le Domino lui annonça la nouvelle de la mort de sa tante elle porta la cigarette à sa bouche et en tira une longue bouffée.

Mais ce fut sa seule émotion.

Le Domino ricana.

– Vous ne semblez pas autrement émue par la nouvelle que je viens de vous annoncer.

– Pourquoi le serais-je, ce n'est pas une parente ? C'est la tante de mon mari. Il est mort, je ne demeure plus avec elle, je n'avais aucunement l'intention de la revoir...

Le Domino alla s'asseoir sur le bord du lit.

– Il y a une chose assez remarquable, dit-il.

– Laquelle ?

– Votre tante est venue ici hier soir, vous admettez ça ?

– Oui.

– Elle venait vous dire les preuves qu'elle avait du meurtre de votre mari.

– Pardon ?

– Quand elle a quitté la maison, elle venait ici, et elle prétendait pouvoir prouver que nous étions en face d'un meurtre et non d'un accident.

Germaine Nolet resta bien calme, en apparence.

Mais une soudaine angoisse dans ses yeux réussit à la trahir.

Ce ne fut qu'un éclair, mais le Domino put saisir l'éclair, et il comprit...

Germaine Nolet écrasa sa cigarette dans un cendrier.

– Est-ce que vous m'accusez de quelque chose ? demanda-t-elle.

Le Domino hocha la tête.

– Sans accuser, il est permis de se poser des questions... Par exemple le fait que votre tante venait vous voir avec l'intention bien définie de

démasquer une affaire qui ressemble à un crime.

– Et puis ?

– Et moins de six heures après, elle meurt, étranglée dans sa chambre d’hôpital...

– Coïncidence...

– Après, poursuivit le Domino, qu’une auto, décrivant une courbe pour mieux la frapper, la projette sur le pavé... Vous ne trouvez pas ça étrange ?

Un sang froid de glace avait envahi Germaine Nolet.

Le Domino songea que cette femme était capable de tout.

Il était presque dommage qu’elle ne fut pas une criminelle, car elle en avait tous les aspects, toutes les caractéristiques.

Le Domino se leva.

– Je voulais vous dire ça, conclut-il, parce que ça pouvait présenter un certain intérêt. J’étais certain que vous y trouveriez matière à réfléchir.

Germaine Nolet ne dit rien.

Elle regardait sortir le Domino.

– Souvenez-vous de ce que je vous ai dit ce soir, affirma le Domino.

Puis il sortit.

VI

Il était midi.

Le Domino dîna, car il commençait à avoir faim.

Il mangea avec appétit, car il voyait de plus en plus approcher la solution du mystère.

La visite à la chambre de Germaine Nolet, sa courte entrevue avec Marc Nolet, avaient été des révélations.

D'abord, dans la chambre de Germaine, où il avait constaté la présence de quelqu'un.

Germaine Nolet n'était pas seule.

Quelqu'un s'était caché, dans la chambre de bain attenante probablement pendant la visite du Domino.

Et ce quelqu'un, c'était toute la clé...

Cela, et cent vingt mille dollars d'assurances.

Oh, Germaine Nolet était douée d'un remarquable sang-froid. Elle avait tous les attributs nécessaires à la criminalité.

Chez elle, le meurtre ne signifiait rien, s'il servait les fins voulues.

Vers une heure, le Domino téléphona à Belœil.

– Tout est prêt pour l'exhumation ?

– Oui, les fossoyeurs sont à le déterrer, et il sera dans le charnier vers deux heures.

– Bon, alors est-ce que je vais te rejoindre là ?

– Oui, au cimetière, à l'entrée, à deux heures.

– Ça marche,

Le Domino alla chez lui, et tua le temps jusqu'à deux heures.

À l'heure dite, il était à l'entrée du cimetière, et quelques minutes plus tard ils entraient tous deux dans le charnier.

Un cerceuil, abîmé par son séjour dans la terre, était exposé sur un chariot.

Deux employés du cimetière attendaient stoïquement l'arrivée de la police.

Ils ouvrirent le couvercle du cercueil sur les ordres de Belœil..

La mort ne remontait qu'à une quinzaine de jours, et le cadavre ne présentait aucun aspect de grande décomposition.

Le visage avait encore les couleurs qui y avaient été mises par l'embaumeur.

Malgré que toute la tête ait été broyée, à la hauteur du crâne, on avait reconstitué le visage à des photos du défunt.

Tel que le Domino le connaissait, par ses photos, Bernard Nolet se ressemblait beaucoup.

Le Domino examina longuement chaque trait du cadavre.

Vraiment, l'embaumeur avait accompli un travail d'art. La blessure paraissait à peine, et malgré qu'elle ait défiguré le cadavre, celui-ci n'en portait que des traces quasi invisibles.

C'était merveilleux.

– Tu ne vois rien ? demanda le Domino à Belœil.

Mais le gros policier secoua la tête.

– Je ne vois rien, admit-il.

Le Domino sourit avec satisfaction.

Si le Domino ne voyait ce qui était là... ou plutôt n'y était pas, c'était que pour l'instant le secret était bien gardé, et la surprise que le Domino réservait à Belœil n'en serait que plus grande.

– Vous pouvez refermer le couvercle, dit le Domino. Mais vous feriez mieux de laisser le cercueil ici. Nous aurons besoin de trois témoins et d'affidavits, au sujet d'une certaine chose...

– Mais à quel sujet ? demanda Belœil. Je ne comprends vraiment pas ce qui se passe.

– C'est très simple, dit le Domino, et je t'assure que tu vas t'en rendre compte quand nous irons arrêter le criminel...

– Quand l'arrêterons-nous ?

– Si nous n'avons aucune malchance, nous l'arrêterons bientôt, dit le Domino. Il s'agira de prendre certaines précautions... surveiller un peu...

Ils sortirent, et retournèrent à l'auto stationnée à l'entrée du cimetière.

– Où allons-nous maintenant ? lui demanda Belœil.

– Maintenant ? Nous allons arrêter le meurtrier...

Ils filèrent à pleine vitesse vers le centre de la ville.

– Où est-il ? demanda Belœil.

Le Domino répondit d'une voix brève.

Le Domino nomma l'hôtel où logeait Germaine Nolet.

– Tiens ? dit Belœil. N'est-ce pas là que se trouve Germaine Nolet, la femme du défunt Bernard ?

– Oui.

Voyant qu'il ne voulait pas parler, Belœil n'insista pas.

Devant l'hôtel, le Domino dit :

– Viens avec moi, et tiens-toi prêt à tout, nous avons affaire à quelqu'un de désespéré.

Ils montèrent à la chambre 1263, et le Domino frappa à la porte.

Comme au matin, il se fit une longue pause. Et encore une fois le Domino entendit des murmures qui se faisaient au dedans.

Il frappa de nouveau, plus fort cette fois.

La porte s'ouvrit au bout de quelques moments.

Germaine Nolet, toujours en robe de chambre, toujours avec sa cigarette à la main, se tenait debout.

Elle dévisagea le Domino avec un déplaisir évident.

– Encore vous ? Qu'est-ce que vous voulez !...
Qu'est-ce que ça signifie, tout ça ?

Mais le Domino poussa la porte, et entra, suivi de Belœil.

– Ferme la porte, dit le Domino, ferme-la à clé.

Belœil obéit.

– Maintenant, dit le Domino, nous allons

parler, madame Nolet.

– Où est-il ?

Elle ricana.

– Qui ?

– N’essayez pas de gagner du temps. Ce serait inutile. Où est-il ?

– Qui ?

– Le meurtrier de madame Alice Bonnier.

– Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Le Domino soupira.

– Très bien, dit-il, puisque vous le voulez ainsi...

Il fit signe à Belœil.

– Garde-la à vue. Tire si elle bouge, elle est dangereuse.

Belœil sortit son revolver et tint la jeune femme en joue.

Le Domino, lui aussi le revolver au poing, se mit en devoir de fouiller la chambre.

Il regarda sous le lit, mais il n’y avait rien.

Un bref coup d’œil derrière les rares meubles de la pièce l’assura que personne ne s’y cachait.

Il restait toujours la porte de la chambre de bain.

Le Domino se dirigea rapidement vers cette porte et en tourna la poignée.

Mais la porte était verrouillée par en dedans.

Il essaya une autre fois, la porte résista encore.

– Sors de là-dedans, cria le Domino, ou je tire.

Rien.

Le Domino tira.

Un coup qui plaqua sa balle en pleine serrure.

– Vas-tu sortir ?

Rien.

Un second coup alla se loger dans la serrure.

Cette fois, l’huis se dégagea.

Et le Domino allait avancer quand du dedans il y eut une espèce de rugissement sauvage, et la porte s’ouvrit tout à coup, laissant passer une

forme humaine qui se rua sauvagement sur le Domino.

Pris par surprise, il tomba à la renverse, et il vit la forme se ruer vers Belœil.

Le policier tira un coup de feu, mais l'agresseur ne fut nullement stoppé.

Il jeta Belœil par terre à son tour, et lui lança son pied en plein visage.

Puis il se jeta vers la porte, qu'il ouvrit juste au moment où le Domino réussissait à dégager son revolver de sous un fauteuil.

Il tira, mais le fuyard franchit la porte et courut dans le corridor.

Le Domino se releva, meurtri par sa chute, et il courut vers la porte ouverte.

Le corridor était désert.

Il n'hésita pas un instant.

Un coup d'œil jeté en arrière lui montra Belœil qui se relevait en se tenant le visage ensanglanté.

Mais l'inspecteur de police avait encore son

arme à la main, et il tenait toujours en joue la jeune femme.

Celle-ci n'avait pas bougé.

Elle semblait figée sur place par ce développement soudain.

– Reste ici, surveille-la, c'est une complice...
cria le Domino.

Puis il partit à la course derrière le fugitif.

Le long du corridor, et dans les escaliers.

En entrant dans la cage, il l'entendit qui dévalait les marches quelques étages plus bas.

Le Domino se lança à sa suite.

Le meurtrier devait avoir une avance d'environ trois étages.

Mais il n'avait pas l'agilité du Domino, cette agilité quasi surhumaine qui le caractérisait.

Et il gagna sur le fugitif.

Le fait qu'ils avaient douze étages à descendre aida au Domino.

Et quand ils n'eurent plus que quelques paliers

à faire avant de se trouver en bas, le Domino n'était plus qu'à trois paliers derrière son homme.

Il lui criait d'arrêter.

Mais il n'osait arrêter lui-même et tirer, de peur de le manquer dans ce mouvement rythmique de la descente à la course, et il craignait que le criminel prenne assez d'avance pour arriver à lui échapper une fois rendu en bas.

Puis l'homme enfila dans le lobby, et à moins de vingt-cinq pieds derrière lui, le Domino, revolver au poing.

Ici encore il n'osait pas tirer à cause de tous les gens qui déambulaient dans l'immense pièce.

Mais les portiers flanquant l'entrée principale se chargèrent de ce travail pour le Domino.

Au moment où l'évadé arrivait sur eux, ils s'en saisirent et le tinrent là pendant que le Domino accourait.

– Je vous remercie, dit-il en montrant son insigne de police. Il se sauvait autrement...

Puis il saisit son homme solidement par le bras, colla le revolver sur ses côtes et lui dit

d'une voix brève :

– Viens, mon vieux.

Et ensemble ils remontèrent vers le douzième étage, mais cette fois par les ascenseurs, pour aller retrouver Théo Belœil qui les attendait.

Le Domino tenait son homme entre ses doigts d'acier.

Ils n'échangèrent pas un mot.

Maintenant qu'il était pris, le meurtrier n'offrait aucune résistance.

Ils longèrent le corridor du douzième et retrouvèrent Belœil, tenant toujours la belle Germaine en joue, dans la chambre 1263.

VII

Quand le Domino entra, il donna une poussée à son captif, et celui-ci alla rouler par terre, jusque devant le divan.

En le voyant, Germaine Nolet poussa un cri de terreur.

Et Belœil, de son côté eut un grognement.

Il cherchait à voir le visage de l'homme, et se penchait de gauche à droite.

Puis l'homme se releva, resta assis sur le parquet, la tête basse.

Belœil se pencha, et lui vit le visage, et cette fois, ce fut une exclamation de franche surprise qui lui sortit des lèvres.

– Bernard Nolet !

– Mais oui, dit le Domino. Je croyais que tu le devinerais... Bernard Nolet, le grand violoniste lui-même...

– Mais, c’est impossible ! cria Belœil. Il est mort !

– Non, il n’est pas mort.

– Nous l’avons vu, dans sa tombe, il y a deux heures...

– Nous avons vu quelqu’un qui lui ressemblait...

– Ce n’est pas Bernard Nolet ?

– Non.

– Mais qui est-ce alors ?

– Un pauvre bougre ayant l’apparence générale du violoniste. Il a été choisi pour ça, d’ailleurs. La tête une fois écrasée, il était logique que la ressemblance ne fut pas complètement bonne. Après tout, l’embaumeur a du reconstituer le visage...

– Alors Bernard Nolet serait donc deux fois meurtrier ?

– Oui, deux fois.

– Il a tué celui qui devait le remplacer dans sa tombe, et ensuite il a tué sa tante...

- Exactement.
- Pourquoi a-t-il tué sa tante ?
- Elle en savait trop. Elle connaissait l'indice principal à cette affaire.
- Ah ? Et quel était cet indice ?
- Une chose que l'embaumeur n'a pas ajouté au visage de Nolet, justement parce que l'embaumeur était honnête, et il n'a reconstitué que les choses endommagées.
- Ah ? Je ne comprends pas.
- Il est certain que l'embaumeur n'aurait pas ajouté quoi que ce soit qui n'était pas sur le cadavre à son état originel, mais qui était sur Bernard Nolet.
- Mais quoi ? Que veux-tu dire ?
- La marque... la marque rouge, sur le cou...
- La marque rouge ? Ah, c'était ça... la marque rouge ? Mais quelle sorte de marque ?
- Mon entrevue avec Marc Nolet a été fructueuse. Tout d'abord, elle ne m'a rien appris. Par la suite, j'ai remarqué une marque rouge sur

son cou. Je lui ai demandé s'il était un violoniste aussi, et il m'a dit que oui... Cela commençait à m'éclairer.

– Mais de là à comprendre ce que voulait dire la vieille tante Alice ?

– Écoute, c'est du raisonnement déductif. La vieille tante allait faire des accusations de meurtre. Cela lui a coûté de se faire frapper par une auto. Lorsqu'elle m'a parlé, sachant à qui elle parlait, elle a tenté de me donner ce qu'elle croyait l'indice le plus important, c'est à dire la marque rouge. C'est clair ?

– Oui.

– Elle se sentait paralyser, par le choc nerveux, et elle a réussi à me donner seulement deux mots : Marc... ou marque... et cou... Or voici. Cette marque, si elle avait tant d'importance, ne pouvait l'être qu'en fonction de deux choses : ou elle l'était parce qu'elle existait, ou elle l'était parce qu'elle n'existait pas. Puisque Bernard Nolet était mort, la marque s'appliquait à lui. Aucune signification si la marque existait vraiment sur son cou, puisqu'il était normal

qu'elle y fut. Mais beaucoup de signification si la marque n'existait pas...

– Car alors Bernard Nolet n'était pas réellement mort, et c'était un autre dans le cercueil.

– Exactement. J'ai donc demandé à ce que l'on exhume le cadavre, puis je suis venu ici. J'ai reçu la première confirmation que ma théorie était la bonne, quand j'ai vu, sous le lit de madame, des pantoufles de monsieur. Et que deux oreillers ayant été employés étaient dans le lit... De plus, avant d'ouvrir, il s'était fait des murmures, des bruits de pas rapides dans la chambre. J'étais donc moralement certain que Bernard Nolet se cachait ici, avec sa femme, et enfilait dans la chambre de bain dès que l'on frappait à la porte.

Le Domino alluma une cigarette.

Ensuite, j'ai vu le cadavre, et là, tous mes doutes disparurent. Le cadavre ne portait aucune marque au cou. Ce n'était donc pas Bernard Nolet dans le cercueil, mais bien un autre, tué et placé là pour que Nolet puisse toucher les cent

vingt mille dollars qui lui revenaient...

Belœil regardait leur prisonnier.

– Il n’a pourtant pas l’air du type qui a machiné tout ça !

Mais le Domino ricana.

– Machiné tout ça ? Tu cherches l’instigateur... ou trice du crime ? Tu regardes dans la mauvaise direction.

Il montra Germaine Nolet.

– La voilà, la vraie coupable, celle qui a poussé Nolet au crime, mais qui a pris bien garde de ne rien commettre des différentes phases du plan... Nolet va être pendu, et elle, la vraie coupable, il se peut qu’elle s’en tire avec une semonce, ou tout au plus cinq ans de prison...

Nolet était debout devant sa forme.

Il la saisit à la gorge.

– Garce ! Garce ! C’était ton idée aussi, ton idée à toi ! Tout irait bien, ouais !... Tu vois comme tout va bien ?

Mais ils le retinrent, et bientôt Belœil amena

l'homme tandis que le Domino se chargeait de la femme.

Le lendemain, après une brève enquête du coroner, reprise à cause de l'exhumation du cadavre, les deux époux étaient tenus criminellement responsables de la mort d'un vagabond, dont Bernard Nolet ne savait pas le nom, et qui ne fut jamais d'ailleurs identifié, et de madame Alice Bonnier, morte étranglée dans son lit d'hôpital.

Plus tard, comme l'avait prévu le Domino, Nolet fut pendu, et un jury impressionné par la beauté de sa femme, et le rôle habile qu'elle joua dans la boîte aux témoins, ne lui donna que cinq tans de prison, avec recommandation de liberté sur parole au bout de deux ans.

Cet ouvrage est le 803^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.